

NOTICE NECROLOGIQUE EDOUARD KOECHLIN

Source : Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse 1841

La ville de Mulhouse vient de perdre un de ses citoyens les plus distingués ; et lorsque la cité tout entière a témoigné de sa sympathique douleur pour cette mort prématurée, il est de notre devoir de nous associer à cette manifestation publique, en rappelant brièvement à nos lecteurs la vie si pleine et hélas ! trop courte d'un homme de bien et de talent.

Edouard Koechlin naquit le 14 Janvier 1793, à Stoerenbourg, dépendance de Mollau (Haut-Rhin), de Jean Koechlin et de Climène Dollfus; son père était alors l'un des associés de l'ancienne maison de Wesserling. Il fut l'avant-dernier rejeton de cette belle et nombreuse famille des Koechlin, dont il a constamment partagé les utiles travaux, et dont il a toujours si dignement soutenu la haute réputation.

Dès son enfance, il fut aisé de reconnaître dans Edouard Koechlin ces heureuses dispositions naturelles, que nous lui avons vu plus tard mettre si habilement à profit. Il s'adonna surtout, avec toute l'ardeur de son caractère, à l'étude des sciences positives et applicables; l'histoire naturelle, la physique, la chimie et la mécanique. Pendant tout le cours de sa vie industrielle il sut puiser de fréquentes inspirations à cette source féconde, et y trouva en même temps un pur et noble délassement, dans les moments trop rares que lui laissaient ses nombreux travaux. Très-jeune encore il fut associé à l'honorable M. Nicolas Koechlin qui, appelant à lui tous ses frères puînés, fonda avec leur précieux concours, en 1802, cette maison Nicolas Koechlin et frères, destinée à être un jour une des gloires de l'Alsace. Doué d'une activité remarquable, d'une intelligence peu ordinaire, d'un goût exquis pour tout ce qui était grand, beau et utile, Edouard Koechlin concourait puissamment déjà aux succès de cette association de famille, lorsque les revers de nos armées ouvrirent à l'ennemi les frontières de la France.

Frémissant des malheurs de son pays, on le vit abandonner ses études et ses travaux, pour se jeter dans les rangs de nos héroïques soldats, qui défendaient pied-à-pied le territoire sacré de la patrie. Les souverains alliés avaient envahi l'Alsace : leurs troupes occupaient Mulhouse. Edouard Koechlin fut un de ces hommes intrépides qui ne voulurent pas désespérer du salut de la France. Dévoré de cet ardent patriotisme que notre vieille cité républicaine savait inspirer à ses enfants, et qu'elle reportait sur la France, depuis qu'elle en partageait la fortune et les revers; comprenant que le moment était venu de mourir, s'il le fallait, pour repousser l'invasion étrangère, il partit avec un de ses jeunes parents, jaloux de partager son dévouement et ses périls.

C'était dans l'hiver de 1813. Les troupes coalisées gardaient toutes les routes. Les deux intrépides patriotes ne craignirent point de traverser les Vosges alors couvertes de neige; et, par des sentiers impraticables peut-être à d'autres, ils parvinrent à échapper à la vigilance de l'ennemi, et à rejoindre l'armée française, sur le revers occidental de ces âpres montagnes. Edouard Koechlin y retrouva deux de ses frères, attachés comme officiers volontaires à l'état-major de notre illustre compatriote le maréchal Lefebvre. Ce fut aussi en cette qualité qu'il fit cette mémorable campagne de France, si glorieuse et si néfaste.

Rentré dans ses foyers, il reprenait le cours de ses travaux industriels, lorsque le retour imprévu de Napoléon fit pousser un nouveau cri de guerre à l'Europe, encore levée tout entière contre nous. A de nouveaux dangers, notre jeune compatriote offrit un nouveau dévouement. Appelé à commander les grenadiers de la garde nationale mobile de Mulhouse, il se rendit à Strasbourg, où il partagea avec sa compagnie les fatigues et les dangers de la garnison et de la brave population Strasbourgeoise, pendant toute la durée d'un long blocus.

La paix fut signée. Le commerce et l'industrie devaient désormais continuer les glorieuses destinées de la France, et cicatriser ses blessures encore saignantes. Edouard Koechlin retrouva ses travaux, qu'il ne devait plus interrompre. Ce fut vers cette époque que, de retour d'un voyage en Allemagne, il rapporta de Tübingen diverses épreuves lithographiques, premiers produits de l'admirable et récente découverte de Senefelder. Il les remit à notre ingénieur concitoyen Engelmann, et contribua ainsi à la fondation du premier établissement lithographique qu'ait eu la France.

En 1817, il épousa Henriette-Félicité Reber. Le bonheur de cette union ne fut troublé que par la mort d'un premier-né, ravi à ses parents à l'âge de 11 ans, perte cruelle, si douloureusement sentie, qu'elle fut peut-être la cause première de cette maladie fatale qui a enlevé plus tard Edouard Koechlin à sa famille et à ses nombreux amis.

Au sein de cette félicité domestique, il continuait sans relâche ses études industrielles, et il aimait à faire part, avec un généreux désintéressement, de ses observations et de ses découvertes. Convaincu des avantages que retireraient les nombreux manufacturiers de notre pays, de la création d'un centre commun où viendraient converger leurs recherches et leurs efforts, il fut un des premiers fondateurs de cette Société industrielle, dont la réputation a grandi si rapidement, et qui rend tous les jours de si importants services. Porté par son mérite et le suffrage unanime de ses collègues à la présidence de cette Société, il n'en accepta que la vice-présidence et conserva ces honorables fonctions jusqu'au moment où, s'associant avec un de ses frères, il alla, en 1832, diriger en commun avec lui l'établissement de Lörrach, dans le grand-duché de Bade. Bien qu'éloigné de Mulhouse, il n'en resta pas moins un des membres les plus zélés et les plus utiles de la Société, dont il a enrichi les bulletins de nombreux mémoires sur différents sujets d'industrie et d'histoire naturelle.

Une vie si occupée ne lui paraissait pas encore assez pleine. Son activité s'étendait sur les besoins de la cité entière; et l'un des créateurs de cette belle compagnie de sapeurs-pompier, que nous avons vue lui rendre un si touchant hommage¹, il en fut le premier capitaine. Non content de participer puissamment à l'organisation de ce corps si nécessaire, il concourut de ses propres deniers à l'achat de son matériel; et c'est à lui que cette compagnie doit en grande partie ces sages règlements, que plusieurs départements voisins ont demandés depuis comme modèles.

¹ La compagnie des sapeurs-pompier s'est présentée spontanément pour accompagner le convoi.

La révolution de 1830 apporta un nouvel aliment à l'ardent patriotisme d'Edouard Koechlin. Choisi d'abord unanimement comme chef par les nombreux citoyens que Mulhouse vit s'armer, au bruit du canon de Juillet, pour la défense de la liberté et du territoire, il fut élu bientôt après colonel de notre légion cantonale. En 1831, au moment où l'Europe semblait encore prête à tirer l'épée contre la France, Edouard Koechlin voulant compléter l'organisation de notre garde nationale, déjà si belle pour les autres armes, se démit de ses fonctions de colonel, pour vouer tous ses soins à l'escadron d'artillerie, dont il prit alors le commandement.

Après quatre ans d'absence, à son retour de Lörrach, en 1836, Edouard Koechlin fut associé de nouveau à la maison Koechlin et frères, pour la création des deux lignes de chemins de fer d'Alsace. Nous savons tous la large part qu'il a prise dans la direction de ces travaux, et l'honneur qui lui revient dans le succès de cette monumentale entreprise. Bien digne de figurer pour cette vaste conception à côté de son honorable frère, il s'est acquis avec lui un titre à l'éternelle reconnaissance de l'Alsace, en ouvrant à cette riche province de nouvelles sources de prospérité; et à celle de la France entière, en prouvant qu'avec de l'énergie, de la persévérance, et surtout de la probité, on peut réaliser des projets, dont beaucoup ont semblé un moment désespérer.

Mais un aussi éclatant succès n'a pu être obtenu sans d'opiniâtres efforts; et peut-être des luttes continuelles contre des obstacles que nul n'avait pu prévoir, ont-elles accru cette maladie cruelle, qui a enlevé Edouard Koechlin à l'amitié de sa famille. Epuisé par les fatigues, il quitta l'arène industrielle et alla chercher un soulagement à ses douleurs sous un ciel plus doux, où il ne devait, hélas ! que trouver la mort. Edouard Koechlin est décédé à Montpellier, le 12 Juillet 1841, à l'âge de 48 ans. Conformément à une pieuse volonté, ses dépouilles mortelles ont été transportées à Mulhouse. Elles reposent dans le tombeau de sa famille, où elles ont été accompagnées par les regrets de ses concitoyens.